

VARIATIONS SUR L'IMAGE DU CHIEN
DANS L'ALEXANDRA DE LYCOPHRON

L'une des caractéristiques principales du poème obscur de Lycophron, l'*Alexandra*, réside dans le traitement particulier des noms propres, qu'ils soient toponymes, théonymes ou anthroponymes: pour la majeure partie d'entre eux en effet, les noms propres sont évités par le poète et remplacés par des descriptions définies plus ou moins alambiquées ou des métaphores liées souvent à un épisode plus ou moins connu tirés de la vie de ces personnages ou lié aux lieux de l'action¹. Par voie de conséquence, l'absence fréquente de noms propres explicites dans le texte de Lycophron, en tant que mode de désignation détaché de tout contexte, rend la dénomination d'un personnage ou d'un lieu labile et instable: les noms propres se modifient pour un même référent en fonction du contexte même de leur utilisation. Ces détournements onomastiques sont bien sûr loin d'être sans intérêt pour le poète en ceci qu'ils participent à la fois de la construction discontinue du sens et de la plasticité du signifiant poétique. Mais, pour le "simple" lecteur, ces détournements onomastiques sont des obstacles à l'identification des personnages et des lieux, obstacles plus ou moins difficiles à franchir puisqu'ils relèvent de l'énigme et doivent *a priori* revêtir un aspect ludique.

Un principe corollaire à cette instabilité de la dénomination est la polysémie introduite par la métaphore (surtout animale) qui est dans l'oeuvre de Lycophron l'un des moyens les plus employés pour remplacer le nom propre. Dans la mesure où en effet une métaphore animale n'est pas attachée à un référent individuel unique, il devient possible pour un signifiant métaphorique de renvoyer à plusieurs personnages qui peuvent partager des qualités identiques leur valant cette même désignation métaphorique. On peut pour mesurer les effets de cette pratique poétique prendre l'exemple du chien qui est l'un des animaux les plus cités du poème avec treize occurrences.

Pour commencer, on peut passer assez vite sur deux occurrences du terme κῶων qui semblent ne pas être véritablement métaphoriques et qui ne semblent pas renvoyer à un nom propre (à moins que notre lecture du texte énigmatique ne soit ici défailante); ce sont les deux occurrences qui désignent le monstre marin envoyé par Poséidon pour châtier Laomédon et dévorer la jeune Hésionè. La première occurrence est cependant assez remarquable, car elle apparaît au tout début de la prophétie de Cassandre, dès la première phrase, dans une association avec un lion, lui métaphorique, qui représente Héraclès; cette association installe un certain trouble initial puisque les noms relevant du même registre animal ne sont pas tous à com-

¹ Sur ces questions de détournement du nom propre, cf. C. CUSSET, "Le bestiaire de Lycophron: entre chien et loup", *Anthropozoologica*, 33-34, 2001, p. 61-72; *id.*, "Dit et non-dit dans l'*Alexandra* de Lycophron", in M.A. HARDER, R.F. REGTUIT, G.C. WAKKER (ed.), *Beyond the Canon*, (Hellenistica Groningana, 11) Louvain-Paris, 2006, p. 43-60; *id.*, "Le détournement des noms propres chez Lycophron", *Lalies* 27, 2007 (à paraître); E. SISTAKOU, "Breaking the name codes in Lycophron's *Alexandra*" in C. CUSSET et E. PRIoux (ed.), *Lycophron: éclats d'obscurité*, Saint-Etienne (à paraître).

prendre de la même manière; le chien vient donc perturber la lecture que l'on peut faire du lion (vers 32–34)²:

καὶ πρόσθε μὲν πεύκησιν οὐλαμηφόροις
τριεσπέρου λέοντος, ὃν ποτε γνάθοις
Τρίτωνος ἠμάλαψε κάρχαρος κύων.
“...Autrefois aussi par les pins *porte-troupes*
Du lion des trois soirs, qu'entre ses mâchoires, un jour,
Le chien aux crocs acérés de Tritôn élimina³”.

D'un trimètre à l'autre, le zoonyme métaphorique accompagné d'une épithète obscure s'oppose au zoonyme propre qualifié par une épithète concrète; l'emploi propre semble venir se substituer à l'emploi métaphorique, à l'image de l'élimination évoquée par le texte poétique. Mais la mise en relation du propre et du métaphorique dans l'action même accomplie par le chien de Triton instaure un trouble dans la lecture pour la délimitation précise des sphères de l'humain, de l'animal et du monstrueux: cela remet en question la mention finale de ce chien, qui pourrait bien être plus métaphorique qu'il n'en a l'air.

Si l'on considère toutefois qu'il n'y a pas de métaphore pseudonyme ici, on est un peu plus gêné, lorsque l'on passe au registre intermédiaire (entre le monstre et l'humain) de la femme – registre intermédiaire justement parce que son premier spécimen participe lui-même à la fois de l'humain et du monstrueux. Il s'agit deux autres occurrences qui servent à désigner Scylla, la fille de Phorcys, autre monstre marin, mi-animal mi-femme. La première occurrence est située aux vers 44–46:

ὁ τὴν θαλάσσης Αἰσονίτιδος μυχοῖς
στενοῖς ὀπιπέουσιν ἀγρίαν κύνα
κτανῶν ὑπὲρ σπήλυγγος ἰχθυωμένην,
ταυροσφάγον λέαιναν.
“– *Lui, celle qui de la mer ausonienne scrutait*
Les étroits tréfonds, la chienne sauvage
Qui pêchait du haut de sa grotte, il la tua,
La lionne égorgeuse de taureaux...”

La différence entre cet exemple et le précédent est que le monstre en question a cette fois un nom bien connu qui est délibérément laissé de côté. Toutefois, il est possible que ce nom propre absent soit présent “sous les mots” selon une pratique anagrammatique assez commune dans le texte de Lycophron⁴. En effet la structure syntaxique emboîtante du passage laisse à penser qu'il y a une construction particulière de la matière poétique; il se

² Nous laissons ici de côté la seconde occurrence au vers 471 qui n'apporte rien d'autre que l'épithète γλαῖκος renvoyant le “chien” au monde marin: d'une certaine manière, c'est pourtant indiquer que le terme κυων ne désigne pas un chien au sens habituel du terme.

³ Les traductions sont de C. Chauvin.

⁴ Cf. les recherches que j'ai menées à ce sujet dans “Le bestiaire de Lycophron: entre chien et loup”, *Anthropozoologica*, 33–34, 2001, p. 61–72 et les propos théoriques sur les anagrammes dans J. STAROBINSKI, *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, 1971 et F. BADER, *Anagrammes et allitérations*, Paris–Louvain, 1993.

pourrait bien en effet que le nom de Scylla (SKULLA), tout en étant absent, serve de “mannequin” à ce qui pourrait être un cryptogramme théronymique:

ὁ τὴν θαλάσσης Αἰσονίτιδος μυχούς
Στενοῦς ὀπιπέουσας ἀγρίαν ΚΥνα
Κτανῶν Ὑπὲρ σπήλυγγος ἰχθυωμένην,
ταυροσφάγον Λέαιναν.

C'est bien là en effet un mannequin parfait du cryptogramme et une résolution ordonnée de l'anagrammatisation, même si elle a lieu en deux temps avec la répétition initiale (Σ-ΚΥ-ΚΥΛΛΑ). Aussi faut-il bien voir ici dans l'utilisatin de κύων un cas de pseudonyme métaphorique, même si on n'est pas très loin ici de la description définie étant donnée l'abondance des détails qui viennent préciser ce que fait cette “chienne”⁵. La présence du cryptogramme est bien la marque de cette valeur pseudonymique. Il est probable que la référence au chien ait été suggérée par la paronymie entre Scylla et σκύλαξ qui désigne souvent le jeune chiot⁶ et qui est peut-être d'ordre étymologique⁷.

Un second élément me semble devoir être ici retenu: c'est l'association de deux animaux pour parvenir à nommer et / ou décrire le personnage de Scylla, comme si le premier était insuffisant. De fait, du point de vue de l'anagramme, le seul terme κυων est insuffisant (d'où l'effet de répétition). L'insuffisance tient aussi à la nature même du référent: il s'agit d'un personnage monstrueux, hybride⁸ qui ne peut donc se laisser, même métaphoriquement, enfermer dans un seul animal; il y a donc, par le biais de l'apposition, une hybridation qui s'opère entre la chienne et la lionne pour dire plus justement le personnage sans le nommer. Ce faisant, nous retombons de la métaphore pseudonyme dans la description définie, puisque la métaphore, normalement globalisante même si elle est insuffisante, ne suffit pas ici à dire “Scylla”; il y a une sorte d'interaction neutralisante entre l'anagrammatisation et la métaphore pseudonyme. D'ailleurs, on remarque que l'on pourrait supprimer le terme κύνα du schéma anagrammatique et que le cryptogramme pourrait néanmoins être restitué.

La situation est un peu différente avec la seconde occurrence (vers 668-669):

ποία Χάρυβδις οὐχὶ δαίσεται νεκρῶν;
ποία δ' Ἐρινύς, μιξοπάρθενος κύων;
“Quelle Charybde ne festoyera pas sur leurs cadavres?
Quelle Erinye, chienne mêlée de nymphe?”

⁵ On remarque que ces différents qualificatifs (adjectifs et participes: ὀπιπέουσας, ἀγρίαν, ἰχθυωμένην, ταυροσφάγον) restent extérieurs à la résolution de l'anagramme.

⁶ Voir les exemples ci-après de ce mot chez Lycophron.

⁷ Ce lien a été proposé dès l'Antiquité et se trouve assez explicitement chez Homère (*Odyssée*, 12, 85 sqq): voir C. CALAME, *Le récit en Grèce ancienne*, Paris, 2000 (2^e ed.), p. 243. Ce lien étymologique n'est pas remis en cause par P. CHANTRAINE (*DELG*, 1999, s.v. σκύλαξ), qui ne donne néanmoins pas de justification de cette étymologie. On pourrait établir aussi un rapprochement avec le verbe σκύλλω “déchirer”.

⁸ Voir la seconde occurrence ci-après et le composé μιξόθηρος qui désigne Scylla au vers 650.

Dans ce passage, une opposition se met d'emblée en place: onymat / pseudonymat. En effet Charybde est nommée par son nom propre, comme elle le sera à nouveau au vers 743. Scylla, qui lui est toujours associée, ne subit pas le même sort: au contraire, deux équivalences successives sont ici proposées; la première est un pseudonyme théonymique, Ἐρινός, servant souvent à désigner toute sorte de divinité infernale autre que l'Erinye elle-même⁹. Mais ce premier substitut est imparfait: car il est paradoxalement imprécis et source de confusion trop grande dans son association même à "Charybde". Il ne s'agit pas en effet de former un nouveau couple (au risque de "tomber de Charybde en Erinye"), mais bien de renvoyer à Scylla; la solution proposée par Lycophron est ici l'apposition d'un second pseudonyme, métaphorique et relevant du monde animal, qui renvoie à la première mention de Scylla dans le texte (cf. *supra*) et donne véritablement la clé du premier pseudonyme; l'adjectif μιξοπάρθενος qui accompagne ici le terme κύων est bien venu pour désigner le caractère hybride du personnage (ainsi que celui de sa désignation); ce terme redouble, et complète de manière opposée, une précédente qualification donnée au vers 650 de la même Scylla: μιξόθηρ. Il faut vraiment aller chercher aux quatre coins du texte les éléments qui permettent de reconstituer le personnage référent ainsi que son nom.

Cet exemple est donc tout à fait révélateur du fonctionnement de la métaphore pseudonymique dans le texte de Lycophron: ce phénomène de substitution des noms propres oblige le lecteur à une lecture active et manipulatrice du texte; le texte éclaire le texte et il faut une circulation constante pour rétablir les noms sous les mots.

Deux autres personnages (vraiment) féminins sont nommés par la métaphore du κύων. Le premier est, bien sûr, Hélène (vers 86–87)¹⁰:

Λεύσσω θέοντα γρυνὸν ἐπτερωμένον
 τρήρωνος εἰς ἄρπαγμα Πεφναίας κυνός.
 "Je vois courir un brandon ailé
 Vers le rapt de la ramière, de la chienne de pephnaïenne..."

La même désignation est reprise aux vers 850–851:

Καὶ πάντα τλήσειθ' εἶνεκ' Αἰγύας κυνός
 τῆς θηλύπαιδος καὶ τριάνορος κόρης.
 "Et tout cela, il le supportera pour la chienne aïgyenne
 Pour la fille trigame aux enfants femelles."

Deux remarques doivent être faites à propos de la première occurrence: tout d'abord, comme dans le cas de Scylla, une double métaphore, mettant en œuvre une hybridation métaphorique, essaie de dire quelque chose d'indicible du personnage référent dont le nom reste caché; ces redoublements métaphoriques peuvent laisser entendre que, malgré tout, le nom propre a peut-être du bon dans l'économie de la langue. Mais

⁹ C'est par exemple le cas pour la Sphinge dans les *Phéniciennes* d'Euripide, vers 1018–1029 (passage auquel Lycophron semble emprunter quelques éléments ici). Cf. A. HURST–G. PADUANO–M. FUSILLO, *Lycophrone. Alessandra*, Milan, 1991, p. 234.

¹⁰ Voir déjà sur ce passage C. CUSSET, *art. cit.*, 2001, p. 69.

c'est aussi indiquer que le personnage ne peut se réduire justement à un simple nom; la métaphore, dans son approximation poétique, pourrait suffire pour nommer, même de manière globalisante et imparfaite, le personnage; mais ce personnage est présenté dans un contexte; il n'est pas qu'un nom que l'on peut introduire en toute facilité dans un récit; il a une épaisseur que la métaphore redoublée tente, peut-être imparfaitement, de rendre, là où le nom propre resterait purement conventionnel.

Hélène est donc ici à la fois colombe et chienne: les deux noms se font échos aux deux extrémités du vers. L'association des deux animaux appelle une seconde remarque: si la colombe connote aisément la féminité dans ce qu'elle a de fragile et de vulnérable (notamment lorsqu'elle est présentée comme une proie), ainsi que la pureté de la blancheur, il semble *a priori* que la chienne invite à de tout autres conclusions; on sait en effet quel usage péjoratif est fait de l'animal depuis Homère¹¹; toutefois, il faut garder ici une certaine prudence, car cette chienne est qualifiée de Péphnaïenne, c'est-à-dire originaire d'une localité de Laconie, Péphnos. Or les chiennes de Laconie avaient une excellente réputation, comme le rappellent divers auteurs¹². Mais il faut peut-être aussi revoir en sens inverse les connotations attachées à la colombe qui semble bien aussi pouvoir évoquer une prostituée et donc être autant péjorative que la chienne¹³.

Mais l'ambiguïté est levée par la seconde occurrence: certes Hélène y est qualifiée de "chienne d'Aigys" du nom d'une autre cité de Laconie, mais l'apposition du vers suivant ôte tout doute quant à la valeur péjorative de la métaphore animale: celle qui multiplie les époux ne peut pas être autre chose qu'une fille de mauvaise vie¹⁴!

Il n'y a pas cependant que les femmes qui soient désignées par le terme κύων dans le poème de Lycophron. Les hommes peuvent l'être également, mais, curieusement, c'est toujours ici au pluriel. Dans un premier cas, ce pluriel ne représente que deux personnes (vers 439-441):

Δοιοὶ δὲ ρείθρων Πυράμου πρὸς ἐκβολαῖς

¹¹ Cf. *Iliade* 3, 180; 6, 344, 356 etc. Voir A. SCHNAPP-GOURBEILLON, *Lions, héros, masques. Les représentations de l'animal chez Homère*, Paris, 1981, p. 161-169.

¹² Cette remarque est empruntée à G. LAMBIN, *L'Alexandra de Lycophron*, Rennes, 2005, p. 51, n. 39, qui cite, Pindare, fr. 106 SM, Sophocle *Ajax*, 7-8, Aristote, *Histoire des Animaux*, 608a 27-28, Callimaque *Hymne à Artémis*, 93-97.

¹³ Cf. V. GIGANTE LANZARA, *Licofrone. Alessandra*, Milan, 2000, note au vers 131 p. 210, qui souligne bien le caractère ambigu de cette métaphore.

¹⁴ C'est d'ailleurs la même caractéristique de l'infidélité qui fait traiter un second personnage féminin de "chienne". Il s'agit d'Aigaleia, l'épouse adultère de Diomède (vers 610-613):

Τροϊζηνίας δὲ τραυμα φοιτάδος πλάνης
ἔσται κακῶν τε πημάτων παραίτιον,
ὅταν θρασειά θουράς οἰσθήσῃ κύων
πρὸς λέκτρα.

"La blessure de la Trézénienne sera d'une errance égarée
Et de pénibles maux, pour une part, la cause,
Quand une impudente coureuse se piquera, la chienne,
De coucheries."

A l'évidence il y a dans ce passage un travail sur l'assonance du groupe tr / qr avec constitution d'un inventaire phonologique important. La raison de ce travail poétique n'apparaît pas encore. Y a-t-il une évocation de la ville de Troie où Diomède avait osé frapper la déesse pendant une bataille (cf. *Iliade*, 5, 534-340) ? Il ne semble pas y avoir de rapport avec le nom de Diomède, ni avec celui de sa femme. Sur la tradition concernant la femme de Diomède, voir A. HURST-G. PADUANO-M. FUSILLO, *op. cit.*, p. 226.

αὐτοκτόνοις σφαγαῖσι Δηραίνου κύνες
 δμηθέντες . . .
*“Deux chiens de Déraïnos, vers l’embouchure
 Des courants du Pyrame, domptés
 En égorgements réciproques, darderont leur ultime cri...”*

Il s’agit ici de deux prophètes ou devins appelés “chiens de Déraïnos”, c’est-à-dire d’Apollon, nommé d’après un lieu de culte situé près d’Abdère en Thrace, soit parce qu’ils étaient les interprètes fidèles du dieu, comme un bon chien qui suit son maître, soit à cause de leur querelle fratricide, qui n’est pas sans rappeler celle d’Étéocle et Polynice. Il s’agit des deux fils de Mantô¹⁵, Mopsos et Amphilochos: en principe, seul le premier est fils d’Apollon; le second est fils d’Alcméon. L’association de deux noms propres dans un pluriel collectif est fatale au nom propre ainsi qu’à l’identité, à la vie propre des personnages.

Les autres exemples où des hommes sont impliqués et désignés métaphoriquement comme κύνες, sont collectifs. Il s’agit soit des Achéens (vers 581 et 1266), soit des Phéniciens (vers 1291). Ces occurrences nous entraîneraient trop loin pour notre propos. Mais il reste encore deux cas assez surprenants, où la métaphore animale pseudonyme sert non plus de substitut anthroponymique, mais météorologique et toponymique. Il s’agit tout d’abord d’un vent de Thrace (vers 924–926):

οἷς τῆλε Θερμύδρου τε Καρπάθου τ’ ὀρώων
 πλάνητας αἴθων Θρασκίας πέμψει κύων,
 ξένην ἐποικήσουσας ὀθνείαν χθόνα.
*“(les chefs rhodiens)
 que, loin de Thermydron et des monts de Carpathos,
 L’ardent chien Thraskias enverra coloniser,
 Errants, un lointain pays étranger.”*

On voit aussitôt la différence de traitement entre les personnages précédents et le présent phénomène météorologique: dans ce dernier cas, l’image animale ne vient pas se substituer au nom propre qui est donné et indique en même temps une origine géographique¹⁶. Il me semble que la raison de cette différence est le recours à un phénomène de personnification du vent, décrit comme un guerrier¹⁷ à la description duquel est empruntée la désignation αἴθων κύων qui neutralise finalement la substitution pseudonymique.

Le second exemple concerne un fleuve pour lequel il n’y a plus de métaphore, mais une métamorphose en chien (vers 961–962):

ὦν δὴ μίαν Κριμισσὸς, ἰνδαλθεῖς κυνὶ
 ἔζευξε λέκτροις ποταμός.
*“Oui, elles dont sous la ressemblance d’un chien, Krimissos,
 Le fleuve, soumit l’une en ses couches.”*

¹⁵ Mantô est la fille de Tirésias.

¹⁶ C’est donc une sorte de toponyme météorologique (ou un météoronyme fondé sur le lieu).

¹⁷ Cf. V. GIGANTE LANZARA, *op. cit.*, p. 357.

tout au long du trimètre, plainte qui trouve sa conclusion dans l'apostrophe finale.

Le dernier exemple concerne un homme, qui est en lien direct avec le fleuve Krimissos que nous avons déjà rencontré plus haut à propos de la métamorphose en chien. Le passage ici fait immédiatement suite à celui cité plus haut (vers 962–964):

ἡ δὲ δαίμοι
τῷ θηρομίκτῳ σκύλακα γειναίον τεκνοῖ
τρισσῶν συνοικιστῆρα καὶ κτίστην τόπων.
“elle, pour ce génie
Mélé de bête, enfante d'un chiot bien-né,
Colonisateur et fondateur de trois lieux.”

Ce fils désigné par la métaphore du chien est Egeste, le fondateur de la ville de Ségeste en Sicile. Le refus de la métaphore pseudonyme pour le père fluvial s'opère donc à la génération suivante pour son fils: Lycophron joue ici habilement du sens secondaire fréquent du terme σκύλαξ qui peut désigner aussi un enfant, mais il est normal que le père métamorphosé en chien donne naissance à un chiot. Il est assez probable que la micro-biographie que donne l'apposition du vers 964 (συνοικιστῆρα καὶ κτίστην), avec l'insistance sur le groupe στη, serve à compléter l'anagrammatisation du nom d'Egeste dans ces vers; le nom féminin de la mère d'Egeste, apparaît à l'incipit du vers 968 pour donner de l'écho au nom qui n'est ici que suggéré²¹.

L'image du chien permet donc d'avoir une vision assez complète de la manière dont Lycophron se sert des animaux dans son poème pour soutenir l'ambiguïté et la richesse du discours poétique. Si certaines occurrences continuent de renvoyer au référent animal, le plus souvent, sans aucune distinction particulière, le zoonyme a une valeur métaphorique qui lui vaut d'être le substitut d'un nom propre, le plus souvent d'un anthroponyme: c'est alors le contexte, en grande partie elliptique, qui permet de justifier la métaphore pseudonyme. Cette pratique liant la désignation à un contexte s'oppose à la désignation rigide du nom propre détachée de tout contexte et exempte de toute variation temporelle. Au contraire, la métaphore animale n'est jamais arrêtée ni particularisée; elle est toujours susceptible d'être appliquée à tel ou tel individu. Le chien, fidèle ami de l'homme comme on sait, se caractérise aussi spécialement par son aptitude à changer de maître onomastique en toute occasion.

²¹ Le dernier exemple du terme skuvlax est plus problématique (vers 991–992):

ὅταν θανῶν λήταρχος ἱερείας σκύλαξ
πρῶτος κελευῶ βωμῶν αἰμάξῃ βρότῃ.

En effet l'identification du personnage n'est pas certaine; il pourrait s'agir du fils enfanté par Cassandre à la suite de son viol par Ajax. Assurément le terme skuvlax a bien ici la valeur d'une métaphore pseudonyme, mais le nom échappe.

КРИСТОФ КЮССЭ (ЛИОН, ФРАНЦИЯ)

**ВАРИАЦИИ ОБРАЗА СОБАКИ
В «АЛЕКСАНДРЕ» ЛИКОФРОНА**

Одной из особенностей поэмы Ликофрона «Александра» является необычное обращение автора с именами собственными, которые он либо совсем не употребляет, либо заменяет сложными метафорами, связанными как правило с каким-то эпизодом жизни персонажа. Для рядового читателя подобное «злоупотребление» оказывается значительной преградой в понимании текста. Метафора, связанная с животным, может не иметь прочной связи с описываемым персонажем. Поэтому она может применяться ко многим действующим лицам. Именно такой метафорой является образ собаки, который в поэме употребляется чаще всего – 13 раз. В статье разбираются все случаи упоминания собаки (κύων, σκύλαξ). Автор приходит к выводу, что данная метафора была подходящей, чтобы поддерживать двусмысленность самой поэмы.